

Les racines de JPICS dans le charisme et la spiritualité de l'Assomption selon les écrits de Mère Marie Eugénie

Sr Véronique Thiébaud, Archiviste de la Congrégation, 30 novembre 2023

PARTIE I LE PROJET SOCIAL DE MARIE EUGÉNIE

Le thème de JPICS, dans toutes ses dimensions, est une évidence dans la pensée et le projet de Marie Eugénie. Mais il est compliqué de le présenter de manière construite, car on en trouve les traces dans tous les types de documents : les lettres, les instructions de chapitre, les emplois du temps des premières écoles.

Dans le contexte de la France du 19^{ème} siècle, en mutation, comme une grande partie de l'Europe, la grande pauvreté se trouvait, bien sûr, la classe ouvrière, exploitée, qui vivait dans des conditions de proximité et d'insalubrité atteignant la dignité des personnes de bien des manières, en particulier celle des enfants et des femmes. Il y avait aussi les travailleurs journaliers ou saisonniers qui, en ville ou dans les campagnes, passaient de lieu en lieu pour gagner quelques sous, dépendants de l'embauche qu'ils trouveraient ou pas. En un mot, tous les « pauvres » sur le plan matériel. Les femmes elles aussi – de toutes classes sociales – se trouvaient en situation de pauvreté : encore dépourvues de droits et mises à l'écart d'une éducation digne de ce nom et de la vie politique. Quant à la famille, son noyau était menacé d'éclatement, soit par les valeurs individualistes qui se développaient en milieu bourgeois, soit par la violence et la tension que suscitait la promiscuité. Dans ce cas, la « périphérie » (pour reprendre le terme du Chapitre Général de 2018) pouvait correspondre à un délitement des valeurs humaines et morales.

Les pauvres commencements de la Congrégation de l'Assomption, comme Marie Eugénie et les premières sœurs le rappelaient souvent, le choix d'une « pauvreté pratique » qui « préserve des idées du monde » et de la « mollesse »¹, les incompréhensions répétées des hommes d'Eglise face aux finalités de l'œuvre naissante et le sentiment d'être peu nombreuses devant une tâche immense, ont sans aucun doute façonné dans le cœur des sœurs la capacité/le désir de se faire proche des pauvres et de ceux qui étaient aux marges de la société. Il faut noter aussi qu'à l'époque de la fondation, l'Eglise était bien tiède dans la réflexion sur l'engagement social. La première encyclique sur ce thème, *Rerum Novarum*, date du Pape Léon XIII, en 1891.

1- Dès les origines, un projet explicite auprès des pauvres et des femmes

Nous allons d'abord voir que l'attention aux pauvres est présente de manière très explicite dès les origines de la Congrégation. Durant les premiers mois de fondation, Marie Eugénie avait demandé à l'Abbé Combalot d'écrire un texte qui servirait de base pour la rédaction des Constitutions. Ce texte reste dans le patrimoine de l'Assomption sous le titre « Introduction aux Constitutions ». Il comporte un paragraphe intitulé : « Éducation des riches et des pauvres. L'esprit évangélique et l'esprit du monde. Service des pauvres. Préjugés du temps. » L'Abbé Combalot écrit : « Ah ! si un jour il vous est donné, mes très chères filles, d'agrandir les

¹ Marie Eugénie, Lettre à l'Abbé Gros, n°1504

pensionnats que vous voulez bâtir pour les enfants du riche, croyez que vous serez bénies du divin Roi des pauvres, si vous y joignez des classes pour les enfants de ceux que le monde méprise et dont vous vous ferez les humbles servantes. Filles de foi et de grâce, vous ambitionnerez comme une faveur l'honneur d'apprendre à prier, à lire, à travailler aux pauvres filles d'un village, et vous ferez comprendre aux enfants des familles opulentes, que les richesses de la foi et les bénédictions de la gloire éternelle sont le patrimoine du pauvre et la dot de l'indigent. »² Dans les paroles du Père Combalot, on note donc un double objectif : éduquer les pauvres et leur offrir une dignité nouvelle et éveiller les consciences des riches. Dès le début, l'œuvre directe de charité est inséparable de la conscientisation qui a pour but de transformer les structures. Mais si le Père Combalot écrit cela, c'est que les sœurs elles-mêmes ont demandé de pouvoir s'occuper des pauvres. Le Père Combalot le mentionne et commente : « vous avez compris que vous ne pouviez faire du bien aux riches qu'en dilatant votre cœur dans l'amour des pauvres », afin que « ce soit vous (...) qui leur appreniez par votre exemple, à se consacrer au soulagement des misères, que trop souvent ils ne connaissent même pas. »³ Apparaît ici une 3^{ème} idée : il n'y a pas de conscientisation des autres (élèves et familles) sans engagement direct de la personne qui veut mener ce travail de conscientisation. Cet engagement sera aussi pour les sœurs une manière d'aller à contre-courant de la tendance sociale : « les œuvres de charité que vous pratiquerez envers eux [les pauvres] seront pour votre congrégation comme un contrat d'assurance divine, qui préservera vos maisons et vous-mêmes de la contagion du monde, inévitable avant-coureur de la ruine des communautés. Qu'y a-t-il en effet de plus opposé à l'esprit de notre temps que l'amour des pauvres et de la pauvreté ? »

On peut voir dans le désir de s'occuper de la formation des femmes, dont l'éducation est délaissée par les familles, un autre travail pour la justice, surtout que l'Abbé Combalot souligne le milieu dans lequel elles évoluent : un milieu de superficialité et d'illusions, de luxe et de passion, hors de la culture chrétienne, avec une vie familiale dégradée.

Marie Eugénie puise dans son expérience personnelle la motivation pour s'occuper des femmes : « Nous avons éprouvé que ce que les femmes acquièrent d'instruction est ordinairement tout à fait superficiel, sans utilité par conséquent pour leurs enfants et sans connexion avec leur foi contre laquelle se tournent presque toujours leurs études si elles les prolongent. Nous savions au-delà de ce que nous avons éprouvé que surtout elles ont des idées totalement fausses de leur dignité et de leurs devoirs, ayant honte de faire la moindre chose utile, de s'occuper réellement de leur intérieur et de leurs enfants, se faisant gloire d'être vues, d'être indécentement parées, d'attirer des hommages qu'elles repousseraient si elles savaient combien ils déshonorent, attachant à la position, à la fortune de leur mari un prix qui va jusqu'à la bassesse ; enfin, quoique pieuses, très ignorantes de la nature de leur religion, de toutes ses vérités, de son histoire, de ce qui leur ferait comprendre l'esprit social chrétien. J'ajoute que peu de jeunes filles ont été instruites de la gravité de la vie, de l'importance des moindres démarches au commencement, ont été fortifiées contre ses revers ou ses douleurs, et habituées à prendre soin des misères qu'elles ne voient pas, à condescendre lorsqu'il ne s'agit que de leur plaisir, à ne jamais plier lorsqu'il s'agit de leur devoir. »⁴

Prendre soin des femmes et de leur formation est donc une manière de leur faire prendre conscience de leur dignité, de leur rôle dans la famille et dans la société et de leur donner les moyens d'exercer ce rôle, que Marie Eugénie reconnaît comme une vocation. Il s'agit de former leur intelligence, mais aussi de leur permettre de connaître le monde et de relire leurs

² Abbé Combalot, Introduction aux Constitutions R.A, 1839-1840

³ Idem

⁴ Marie Eugénie, Lettre au Père d'alzon, 19 juillet 1842

expériences, de développer en elles les pensées de la foi

Ces deux thèmes, celui des pauvres et celui des femmes, sont mentionnés de plus en plus clairement dans les rédactions successives des Constitutions.

Les Constitutions de 1840 comportent la mention de la visite aux pauvres sur laquelle nous reviendrons par la suite.

Les statuts de 1854 (qui ont permis la reconnaissance de l'Institut par Rome) font apparaître les « pauvres », dans les missions que la Congrégation se donne pour travailler à faire connaître et aimer le Christ : « Leurs moyens d'y travailler sont : 1. la prière 2. l'éducation des classes élevées 3. l'éducation des pauvres 4. les retraites pour les femmes... etc. »

Dans les Constitutions de 1866, dès le début du texte, dans la partie sur le « but » de l'Institut, après les précisions sur la vie contemplative, on parle de la formation des femmes par des œuvres « telles que pensionnats, orphelinats, écoles, retraites, préparation à la première communion, réunions et instruction de filles et de femmes, etc. »⁵ Il est à noter que les femmes étaient souvent, à l'époque, des femmes pauvres, issues de classes non privilégiées. La suite du texte précise : « Elles peuvent embrasser les mêmes œuvres dans les missions. » Si l'on ne peut pas « sortir » de la maison, on laisse les périphéries venir, et la Congrégation, elle, peut se déplacer et partir en mission.

C'est à travers tout cela que Marie Eugénie entreprend de christianiser l'intelligence, de participer à l'ouverture des consciences d'une certaine catégorie de la société pour la faire sortir de son égoïsme. L'esprit de la formation est plus important encore que le niveau d'instruction : « L'instruction est ici poussée très loin, mais c'est surtout l'esprit dans lequel elle est donnée qui fait notre éducation. Je n'estime pas du tout cet enseignement de pur savoir, j'estime ce qui élève l'intelligence, ce qui lui imprime un caractère de supériorité dans les conceptions intellectuelles, les sentiments chrétiens. D'autres maisons d'éducation, mêmes religieuses, s'adressent plus à l'imagination, aux facultés affectueuses ; nous, plus à l'intelligence pour la christianiser en la développant, plus à la volonté pour la rendre capable de renoncement et de sacrifice. » Quand Marie Eugénie parle de l'éducation à l'Assomption, elle aime souligner que les sœurs reçoivent « un assez grand développement d'esprit, afin qu'elles soient capables de communiquer ce développement à leurs élèves et de leur donner une éducation plus forte ». Ce qui est important, c'est de permettre aux jeunes de développer des convictions, et que ces convictions soient « sérieuses », enracinées dans l'évangile : « c'est bien plutôt la tournure de cet esprit, sa trempe particulière, le caractère propre qui lui a été donné. Que nos enfants n'aient pas beaucoup d'imagination, ce n'est pas un mal ; ce qui est à désirer, c'est qu'elles aient beaucoup de sérieux dans les pensées et soient fortement convaincues. »⁶

Il s'agit de faire de l'évangile, dans ses valeurs de partage, de justice, de reconnaissance des personnes, un ferment de convictions et de critères de discernement. Former des intelligences chrétiennes consiste à élargir le champ de vision et de la compréhension du monde. « Comprendre » et « sentir » le monde, pour mettre en œuvre une « foi agissante ».

2- Comment cela se traduit-il concrètement dans les œuvres et les projets éducatifs ?

a) La visite aux pauvres

L'Abbé Combalot parlait déjà des visites aux pauvres dans son Introduction, soulignant leur

⁵ R.A., Constitutions de 1866

⁶ Notes de conversations, citées in Etudes d'Archives n°5, Un projet éducatif au 19^{ème} siècle

double visée : la compassion en actes envers les personnes en difficulté et la leçon que peuvent en tirer les élèves d'autres classes sociales : « (...) Je crois que vous trouverez dans la visite des pauvres et dans l'exercice de la charité un des moyens les plus puissants d'exciter vos jeunes élèves à combattre en elles les délicatesses et les recherches d'une nature trop sensuelle. »⁷ Ainsi, les premières sœurs de l'Assomption ont déjà formé à ce contact et cette rencontre de la personne pauvre.

Dans les Constitutions de 1840, les Sœurs expliquent qu'il en va du caractère vraiment chrétien de l'enseignement donné à l'Assomption. Il s'agit, d'une certaine manière, de « nourrir le cœur » et d'éveiller les consciences des femmes qui sont, par vocation, appelées à vivre le dévouement (antidote contre l'égoïsme selon Marie Eugénie) : « il faut que l'éducation des filles les prépare à cette sainte mission par un apprentissage précoce, mais sérieux et réel, des œuvres de miséricorde pratiquées à l'égard de leurs frères, selon la mesure qui convient à leur âge (...) Il faut donc que les Religieuses de l'Assomption puissent visiter les pauvres, et les servir comme les membres les plus précieux de Jésus-Christ, afin de se nourrir à leurs pieds des sentiments pratiques d'une profonde humilité et d'une simplicité tout évangéliques. Il faut aussi qu'elles puissent y conduire leurs jeunes élèves afin de leur faire voir la misère de près, et de leur apprendre à la soulager. »⁸

On aménage donc une semi-clôture qui rende possibles ces visites pour les sœurs et les élèves : « Pour mieux remplir envers les enfants dont elles sont chargées les devoirs de l'éducation, et conserver aux familles une liberté de rapports propre à les attirer, les filles de l'Assomption ne sont soumises qu'à une demi-clôture (...) afin de pouvoir inspirer aux enfants l'esprit de charité et leur donner des leçons réelles sur les devoirs et les vicissitudes de la vie, les sœurs pourront les conduire à la visite des pauvres de temps en temps à titre de récompense. Elles pourront également visiter d'avance ces pauvres familles pour s'assurer que tout ce que les élèves y verront répond aux besoins de leur éducation ou pour porter aux pauvres dont elles auront commencé à s'occuper avec les enfants quelque secours ou consolation. »

Notons que la rencontre avec les pauvres est envisagée comme une récompense. On précise plus loin que « le service des pauvres ainsi qu'il a été dit au commencement des Constitutions, devant compléter pour nos Sœurs la vie d'humilité et de charité que nous avons tant à cœur de voir se développer en elles, ainsi que l'éducation toute chrétienne qu'elles doivent donner à leurs enfants. » Des sœurs sont désignées pour cette mission ; elles sont chargées « d'aller porter aux pauvres du linge, des aliments, ou des remèdes, de les servir dans leurs maladies, de les consoler dans leurs misères, de les préparer à recevoir les sacrements et de leur rendre enfin comme aux membres les plus précieux de Jésus-Christ les soins les plus humbles et les plus charitables qu'il leur sera possible. »

En 1842, Marie Eugénie écrivait au Père d'Alzon que les sœurs éprouvaient la « crainte de n'être pas toujours assez sœurs des pauvres si nous cessons de les voir, et d'oublier les réalités de la vie au milieu d'une existence toujours exceptionnelle, quelque austère ou pauvre qu'elle puisse être. » Elle s'explique : « La religieuse ne connaît ni l'isolement, ni les inquiétudes, ni les humiliations de la pauvreté, ni la continuelle dépendance de son propre travail. Elle est d'ordinaire dans des privations plus continuelles, mais qui une fois fixées, sont définitivement bornées »⁹. Elle affirmait ainsi que le « vœu de pauvreté », même vécu de manière radicale, est toujours choisi et qu'il ne remplace pas l'expérience concrète de rencontre avec ceux qui vivent

⁷ Abbé Combalot, Introduction aux Constitutions des Religieuses de l'Assomption, 1839-1840

⁸ R.A., Constitutions de 1840

⁹ Marie Eugénie, Lettre au Père d'Alzon, 19 juillet 1842, n°1556

une pauvreté non choisie, rendant difficile leurs conditions d'existence.

Dès 1842, alors que ce ne sont que les débuts, Marie Eugénie raconte au Père d'Alzon les premières expériences de visites avec les élèves : « La visite des pauvres est une des choses qui leur font le plus de bien. Nous choisissons bien les familles, nous accordons très rarement cette grâce, mais pour deux ou trois fois que nous y avons mener les élèves, nous avons été très contentes du résultat. L'exemple de ces patiences si humbles, de ces résignations si dures d'une misère chrétienne, de ce travail continu d'une enfant pauvre, de sa soumission à des traitements pénibles, de sa reconnaissance pour les moindres soins est comme un germe de reproche pour tous les défauts contraires de l'enfant que nous conduisons. »¹⁰

Dans les Constitutions de 1844, après les indications vestimentaires pour la sortie, on met une touche spirituelle : « profondément recueillies en Notre- Seigneur, elles iront à la visite des pauvres, comme elles seraient allées dans la pauvre maison de Nazareth (...) En rentrant elles iront d'abord faire une visite au Saint. Sacrement. »

b) Les associations de charité

Voici ce qu'on peut trouver dans le volume 3 des Origines, au sujet du pensionnat de Chaillot, que la communauté se prépare à quitter afin d'aller s'installer à Auteuil : « Un excellent esprit l'âme : zèle merveilleux pour le travail, ardeur pour toutes les bonnes œuvres, beaucoup de piété, de loyauté, de franchise, un grand attachement à l'Assomption et à tout ce qui est de l'Assomption, voilà ce qui le caractérise. Les élèves sortent encore quelquefois pour visiter les pauvres, c'est la plus enviée des récompenses. Les associations de charité s'organisent. Il y en a trois : celle des grandes, des moyennes et des petites ; mais c'est une telle émulation de zèle, qu'il faudra bientôt les fondre en une seule pour éviter les rivalités et les batailles. »¹¹ On évoque, dans le même texte, « ce qu'on appelait les *grandes boutiques*, très petites boutiques en réalité et très modestes, mais installées dans le jardin, à la grande joie des élèves et des parents, invités à la vente de charité pour les pauvres. »

9 ans auparavant, soit 8 ans après la fondation et 5 ans après l'arrivée des premières élèves, Marie Eugénie parlait déjà de ces associations d'élèves au Père d'Alzon à qui elle explique le fonctionnement : « nous avons formé une association de charité dont je vois aussi les conseillères (...) Ses formes d'élection et d'admission feraient peut-être en petit un de ses essais de vie publique que vous désirez (...) Les élèves ont d'abord toutes donné leurs voix sur celles qu'elles jugeaient par leur charité et leur sagesse, dignes de faire partie de l'association, assez pieuses pour y attirer les bénédictions de Dieu, et nous ajoutons laborieuses pour travailler pour les pauvres. Toute enfant repoussée ne donnait plus sa voix et je vous assure qu'elles ont été sévères. Après cela elles ont élu leurs conseillères et trésorière. Tous les 15 jours, on leur rend compte du bien à faire, de l'état de familles adoptées : on peut recevoir par vote de nouvelles associées, mais seulement après avoir vu leurs livres de compte bien tenus et dans lesquels il n'y ait pas ou fort peu de dépenses inutiles ou égoïstes. Elles sont très zélées (...) Ce n'est que toutes les 6 semaines qu'on fait des admissions, d'aspirante d'abord, puis d'associée (...) Il y a aussi un certain avantage à les forcer à faire des compte-rendus publics, à les charger de faire des discours qui doivent exciter la charité des autres. »¹² On peut noter de nouveau qu'il s'agit d'une « distinction », que l'on forme, par ces associations, à la responsabilité et que cela éduque le sens éthique, notamment au sujet des dépenses personnelles et de l'utilisation de l'argent. A peu près à la même époque, une allusion dans une lettre de la fondatrice montre que

¹⁰ Marie Eugénie, Lettre au Père d'Alzon, 17 août 1842, n°1559

¹¹ Origines, Tome 3, 5^{ème} partie, chapitre XVII

¹² Marie Eugénie, Lettre au Père d'Alzon, 1^{er} février 1847, n°1813

le regard des sœurs s'ouvre sur les périphéries qui entourent le pensionnat : « Les pauvres de Chaillot paraissent très malheureux cet hiver. Sr. Gonzague va vous demander plusieurs choses pour les bons à donner dans les visites et choses semblables. »¹³

Et plus de 10 ans plus tard, alors que d'autres communautés seront fondées, on sent que l'attention aux pauvres est présente partout et influence même les décisions les plus inattendues, comme celle qui concerne le choix des fleurs que l'on plantera dans le jardin de Nice : « en parlant des plantes, j'ai oublié de vous dire qu'il faudrait mieux planter surtout les fleurs qui peuvent servir pour des bouquets et se vendre. Ainsi, le long des murs mêmes, plutôt les roses, partout et au midi les héliotropes et les géraniums à parfum. Il y a une espèce de rose assez semblable à la rose thé qui grimpe et qui se vend pour les bouquets. A cause des pauvres enfants et de la pauvreté, nous devons préférer ces fleurs aux autres... »¹⁴

Il ne fait aucun doute que Marie Eugénie voit dans ces deux moyens, la visite aux pauvres et les associations de charité, une manière de contribuer à la « mission sociale » qu'elle reconnaît à l'Eglise¹⁵.

c) L'Association « Notre Dame de Salut »

En 1857, les Religieuses de l'Assomption se sont installées à Auteuil, dans une grande propriété où Mère Marie Eugénie a fait construire un monastère alliant tradition et modernité, tant dans son architecture que dans le projet éducatif et spirituel qu'il propose. C'est dans ce monastère que le rayonnement de Marie Eugénie de Jésus va grandir et que son projet éducatif va se développer. Elle a toujours eu comme projet de toucher les familles par l'intermédiaire de leurs enfants. Ce christianisme social, qu'elle cherche à faire naître dans le cœur des élèves, elle rêve qu'il soit aussi effectif dans la vie de leurs parents. C'est sans doute la raison pour laquelle, après les soubresauts de la guerre franco-prussienne et de la Commune (qui a d'ailleurs donné lieu à un saccage du couvent d'Auteuil), consciente de la situation complexe d'une France aux prises avec la montée croissante des idées laïques d'un côté et la subsistance d'une Eglise fermée aux idées sociales de l'autre, elle va encourager la naissance et le développement d'une œuvre à caractère social. Selon elle, le catholicisme doit viser une « magnifique position que lui feraient des hommes capables de comprendre, de créer, et de véritables libertés et un véritable socialisme chrétien »¹⁶. Elle ose parler, dans un contexte hostile, d'une « mission sociale » de l'Eglise. Elle voit dans la république (qui l'a déçue, sous certains aspects), bien comprise, au-delà de la politique, une occasion de « transformation sociale »¹⁷. Grâce à ses relations et à une réputation qui lui donnent déjà une certaine crédibilité, grâce aux parents d'élèves du pensionnat R.A. d'Auteuil, elle peut trouver des ressources.

Déjà, en mai 1864, on trouve mention de son aide à « la petite œuvre des garde-malades pauvres à domicile », née 3 ans plus tôt, qui donnera naissance aux PSA¹⁸.

¹³ Marie Eugénie, Lettre à Marie Augustine, 27 octobre 1856, n°1380

¹⁴ Marie Eugénie, Lettre à Marie Thérèse, 6 novembre 1869, n°1291

¹⁵ Cf. Marie Eugénie, Lettre au Père d'Alzon, 27 février 1844, n°1610

¹⁶ Marie Eugénie, Lettre au Père d'Alzon, n°1911

¹⁷ cf. Marie Eugénie, Lettre au Père d'Alzon, 21 mars 1848, n°1922

¹⁸ Rapport sur l'œuvre des garde-malades des pauvres à domicile : Le Père Picard en parle aux dames de NDS : « Sa parole a trouvé un prompt écho dans vos âmes. Vous en avez donné une preuve bien touchante, séance tenante, en proposant généreusement pour l'œuvre, un impôt mensuel, dont chacune de vous n'a pas hésité à accepter la charge. » But : « En tant que nous soignons les malades, que nous nous tenons à leur disposition, à chaque heure du jour et de la nuit, nous ressemblons à toutes les gardes du monde. » « notre but immédiat est de soigner les malades pauvres, à domicile, le jour et la nuit, sans nulle rétribution de leur part. Nous ne leur demandons même pas un verre d'eau. » « à côté du but matériel, qui est de soigner les corps, nous nous en

En 1871, elle écrit au Père d'Alzon : « Paris est triste, il y a du malaise dans toute les affaires, et l'on parle de mouvements bonapartistes ou autres comme très prochains. »¹⁹ Dans le contexte post-1870, certains catholiques voient en effet un signe d'alerte dans la défaite nationale et la révolution sociale. Il faut réagir contre la baisse du sentiment religieux et des convictions de la foi, due à l'embourgeoisement ou à l'indifférence de beaucoup de chrétiens, sous le régime facile et corrompateur du Second Empire, due encore plus à l'enseignement distribué dans les établissements scolaires de l'Etat et à la faible évangélisation du milieu ouvrier. Marie Eugénie fait partie de ceux qui veulent réagir. Elle écrit : « J'ai poussé les pères [= ceux qui sont à Paris : Picard, Pernet, Bailly] à jeter les bases d'une Association d'aumônes et de prières pour les œuvres ouvrières. Il y a des devoirs pour tout le monde dans cet Apostolat, j'espère qu'ils vous en parleront et que vous trouverez la chose bonne. »²⁰

Le Père Picard, qui avait vécu en direct à Paris les horreurs de la guerre, du siège et de la Commune (les annales du Couvent d'Auteuil témoignent des risques qu'il prenait pour aller à la rencontre des blessés dans les rues de Paris) sent la nécessité d'un réveil urgent de la conscience chrétienne. Mais comme il y a encore trop peu de religieux assumptionnistes pour mener les projets apostoliques, l'idée de l'association qui permet de s'appuyer sur des associés laïcs trouve écho en lui. Il s'agit tout à la fois de susciter par la création de comités locaux une ligue pour la défense des droits de l'Eglise, promouvoir l'union des œuvres ouvrières d'inspiration catholique, jeter les bases d'une rencontre des organismes d'enseignement chrétien, dans un esprit d'unité.

« Faire quelque chose pour le peuple, oui ! Mais ces religieux pouvaient-ils agir seuls ? De quel prix serait pour eux une association qui comptât beaucoup de personnes du monde, de femmes généreuses, disposées à donner leur temps, leur argent, leurs prières, capables de se dévouer à la fondation et au maintien des œuvres ouvrières si nécessaires au bien moral et religieux du peuple (...) Le Père Picard, dans ses grandes vues, prévoyait le jour où les œuvres ouvrières et les sociétés catholiques d'ouvriers se rapprocheraient les unes des autres, formant une grande ligue catholique à travers le monde... »²¹ Réponse sans ambiguïté du Père d'Alzon : « Votre idée d'association est parfaite. Voulez-vous que j'aïlle, la 4^{ème} semaine de carême, prêcher une retraite rue François 1^{er} ? J'en jetterai les fondements ou j'en développerai le noyau. »²²

Et le message passe immédiatement auprès de ses frères : « La supérieure me parle d'une Association qu'elle rêve pour nos oeuvres. Il faut très sérieusement s'en occuper. Avez-vous reçu une lettre à vous ou au P. V[incent] de P[aul], où je vous propose une retraite pour la quatrième semaine de carême pour les dames, une autre pour la semaine de la Passion, que je propose pour les hommes surtout jeunes(1) ? »²³

Le 24 janvier 1872, en présence des Pères François Picard et Emmanuel Bailly, sous l'égide des religieux de l'Assomption et sur l'initiative de Mère Marie-Eugénie de Jésus, se constitue ainsi à Paris une association de prières et d'aumônes pour « le salut de la France », et placée sous le patronage de « Notre Dame de Salut ». On a réuni pour cela des « Dames de la société », en majorité des mères d'élèves d'Auteuil. Le Père Vincent de Paul Bailly les désigne avec légèreté comme une association de pieuses dames « orantes et quêteuses », orantes pour le salut de la France et quêteuses pour le soutien des œuvres catholiques et sociales.

proposons un autre tout spirituel (...) » i.e. acquérir une influence morale et spirituelle, prêcher Jésus-Christ et introduire des habitudes chrétiennes. »

¹⁹ Marie Eugénie, Lettre au Père d'alzon, 1^{er} décembre 1871, n°3306

²⁰ Marie Eugénie, Lettre au Père d'alzon, 1^{er} décembre 1871, n°3306

²¹ L'Assomption et ses Œuvres, Septembre 1927

²² Père d'Alzon, Lettre à Marie Eugénie de Jésus, 4 décembre 1871

²³ Père d'Alzon, Lettre au Père Picard, 4 décembre 1871

Le 27 janvier 1872, dans une lettre adressée Mère Thérèse Emmanuel, co-fondatrice et son fidèle soutien, Marie Eugénie parle aussi de son projet : « J'ai été bien prise tous ces jours-ci. Nous nous occupons de former une œuvre pour soutenir et développer tout ce qui peut contribuer au salut et à la moralisation de la classe ouvrière, patronages, orphelinats, cercles, etc. -Les associés donneraient deux sous par semaine, plus si l'on veut, mais toujours cela. Ce serait l'œuvre de N. D. de Salut ; priez pour cela. »²⁴ Engagement confirmé le 5 février : « J'ai mille choses à faire pour des œuvres auxquelles j'ai cru devoir coopérer, une pour les écoles professionnelles, une pour les œuvres ouvrières. Cela demande des notes ou des lettres. »²⁵ Il s'agissait donc par les œuvres sociales de proposer aux classes ouvrières, « classes victimes du système libéral capitaliste »²⁶ une forme d'éducation religieuse et morale qui leur permettent une vie digne, accordée à l'évangile.

Une statue de la Vierge à l'Enfant du 13^{ème} siècle présidait à cette réunion, dans le parloir. On appela ainsi l'association « Notre Dame de Salut ».

L'Association a du succès. Dès le mois de mars 1872, elle avait attiré l'attention des fidèles et même des évêques en proposant l'établissement de messes et communions pour la délivrance du pays, encore occupé par la Prusse tant que ne serait pas payée la dette de guerre. Par lettre apostolique, datée du 17 mai suivant, le Pape Pie IX encourageait les efforts de l'Assomption par une concession d'indulgences.

Au cours de l'année 1872, surgit l'idée des pèlerinages, opportunité de donner un peu plus de rayonnement à l'association. On envisage donc en août de la même année un 1^{er} pèlerinage à La Salette. Liée à la fondation de Notre Dame de Salut, l'organisation est d'abord assurée par des cadres féminins, puis par des personnalités parlementaires et de la noblesse, notamment lorsque les pèlerinages vont plus loin²⁷.

Pour le soutien de l'œuvre, juste répartition des tâches... Marie Eugénie écrit et prend les contacts ; les Pères, le Père d'Alzon en tête, sont sur le terrain, comme en témoigne cette remarque au sujet du Père d'Alzon : « Mais vraiment, il est souffrant, obligé d'aller à ces congrès pour lesquels il s'était engagé, congrès d'œuvres ouvrières à Poitiers d'enseignement cette semaine à Paris, il se ménage du reste. »²⁸

En parallèle de la création de Notre Dame de Salut, on trouve l'engagement de Marie Eugénie pour d'autres œuvres : « Hier j'ai dû aller à Versailles pour des œuvres et pour le service de personnes amies. Lundi matin j'irai à l'Archevêché à une réunion de dames pour fonder et soutenir des œuvres de patronage et d'écoles professionnelles pour les jeunes filles. Depuis que nous avons reçu chez nous l'œuvre de Mlle de St André pour faire des lingères des fleuristes, etc. nous nous en occupons et nous les patronnons. »²⁹

Plus tard, alors qu'un malentendu s'installe entre l'archevêque de Paris et les Assomptionnistes, au sujet de la création des Comités et des Associations, elle se fait la fervente promotrice de ses

²⁴ Marie Eugénie, Lettre à Mère Thérèse Emmanuel, 27 janvier 1872, n°817

²⁵ Marie Eugénie, Lettre à Mère Thérèse Emmanuel, 5 février 1872, n°818

²⁶ Soetens Claude, le Père d'Alzon, les assomptionnistes, les pèlerinages, p.309

²⁷ Vicomte de Damas, Duc de Chaulnes, Charles de Nicolay, Fernand de Carrière, Henri de L'Epinois, Comte de Combettes de Luc, baron d'Avril, Messieurs de Lacroix et de Belcastel

²⁸ Marie Eugénie, Lettre au Père Emmanuel d'Alzon, 1^{er} septembre 1872, n°5137

²⁹ Marie Eugénie, Lettre à Mère Marie Agnès, Supérieure de Malaga, 26 janvier 1872, n°8835

œuvres auprès de l'Archevêque de Paris.³⁰

Après ces aléas, l'Association peut poursuivre sa route : « Le 6 février 1873, première Assemblée générale de l'Association N.D.S. Mgr de Ségur présidait. Il y avait là, rue François 1^{er}, au milieu d'une quarantaine de personnes de la société dont Mme Mac Mahon – car le pensionnat d'Auteuil éduquait leurs adolescentes – Mère Marie Eugénie de Jésus, fondatrice des Religieuses de l'Assomption, la Mère M. du Christ, les Pères Picard, Bailly... Alors c'est une foison d'œuvres. Elèves du pensionnat d'Auteuil et parents les subventionnent de leur générosité. »³¹

Plus tard, Marie Eugénie se réjouit de nouveau : « Vous savez sans doute, chère Mère, que ce sont nos Pères qui ont commencé le grand mouvement des pèlerinages ; priez pour qu'ils ne succombent pas à la fatigue. »³² A l'été 1873 a donc lieu, dans cette mouvance, le 1^{er} pèlerinage national à Lourdes.

d) Les missions dans des situations de pauvreté

Marie Eugénie exprime très vite un attrait pour les missions lointaines. Déjà, le 30 Août 1844, en la fête de sainte Rose de Lima, mère Marie-Eugénie fait un engagement missionnaire en son nom et au nom de la Congrégation, avec messieurs Webber et Richard, *missionnaires apostoliques*, à la veille de leur départ pour Madagascar³³. Une union de prière avait été aussi établie avec messieurs Charrier et Galy, missionnaires en Chine.

Quelques années plus tard, avant que l'on fête les 10 ans de la fondation, des évêques missionnaires s'adressent déjà à l'Assomption : les sœurs sont d'abord sollicitées pour la Chine³⁴, en 1848. Cette demande ne sera pas honorée. En 1849, c'est l'appel de l'évêque du Cap, en Afrique du Sud, qui sera le signal du premier départ missionnaire : « (...) Le départ serait pour le mois de Septembre; il voudrait fonder un pensionnat avec des classes pauvres annexées. »³⁵ Même si cette fondation ne se développera de la manière dont l'avait envisagée Marie Eugénie, les sœurs missionnaires font l'expérience de la pauvreté dans toutes ses dimensions : « ...cette pauvre Mission éprouvée de traverser les temps de cherté, de disette, de guerre et de persécution protestante que Dieu lui envoie », il faut la soutenir en obtenant des soutiens pour que, « malgré la famine, les ressources de Mgr Devereux se trouvent suffisantes pour satisfaire aux plus impérieux besoins des Missionnaires et des Religieuses et leur fournir les moyens de quitter les postes que les Caffres viendraient attaquer. Ces Religieuses, ce sont nos sœurs... »³⁶ Ces sœurs font l'expérience d'une communion profonde avec le peuple vers lequel elles sont envoyées.

Il ne s'agit pas de faire ici l'histoire de la mission en Afrique du Sud, mais il semble important de souligner que ces conditions de l'extrême, les sœurs les ont vécues dès les commencements.

Un an après l'appel de Monseigneur Devereux, c'est en Angleterre, en Richmond, que les sœurs sont appelées à fonder une école pour des orphelines. C'est Mère Thérèse Emmanuel, irlandaise, qui prend la tête de la fondation et l'abondante correspondance avec Marie Eugénie

³⁰ cf. Marie Eugénie, Lettre au Père d'Alzon, 22 novembre 1872, n°3344

³¹ Père Guichardan, Le Pèlerin, 10 décembre 1872

³² Marie Eugénie, Lettre à Mère Marie Ignace, 16 juillet 1873, n°4546

³³ Cf. Origines, Tome 2, Chapitre 5

³⁴ Marie Eugénie, Lettre au Père d'Alzon, 5 juillet 1848, n°1953 : « *La Providence m'a mise dernièrement en rapport avec un Directeur des Missions étrangères qui voudrait bien deux de nos religieuses pour le comptoir des Anglais en Chine, il y adjoindrait une sainte fille qu'il a placée ici pour qu'elle apprit l'anglais.* »

³⁵ Marie Eugénie, Lettre au Père d'Alzon, 6 février 1849, n°2011

³⁶ Marie Eugénie, Lettre au Président et aux membres des Conseils de la Propagation de la Foi, 18 décembre 1850, n°11463

restée à Paris témoigne de leur recherche commune pendant les deux années de démarrage de la fondation : le prix de l'école, la catéchèse chez les pauvres, l'accueil des orphelines et l'aide qu'on peut leur apporter, le travail avec les femmes travaillant dans les usines... « J'ai cherché à peser depuis hier la demande que vous me faites pour la visite des pauvres; je ne sais si d'autres religieuses vont dans les maisons uniquement pour catéchiser, je ne pense pas qu'il y en ait en France, mais en attendant que je puisse m'éclairer là-dessus allez toujours chez cette mère de l'une de vos enfants dont vous me parlez, ceci à condition qu'elle vous demande. - Quand vous aurez été la voir, elle viendra sans doute au moins une fois et alors, en alternant les visites, vous pourrez probablement lui donner assez de désir de s'instruire, pour qu'elle vienne le dimanche. »³⁷ ; « ... si vous le pouvez, qu'on s'attache uniquement à l'œuvre des pauvres. Vous pourriez avoir avec elles quelques enfants de la classe des fermiers auxquels vous donneriez un peu plus d'instruction ou de leçons particulières, et comme vous le dites, on ferait beaucoup de bien (...) Vous donnerez plus de développement à l'œuvre des pauvres orphelines... »³⁸

Ce « modèle » d'écoles pour les pauvres va se reproduire dans beaucoup de lieux, grâce aux bienfaiteurs et au renoncement des communautés : « Les écoles pauvres demandent de nous les plus grands efforts. »³⁹

Voici deux expériences, la 2^{ème} et la 3^{ème} fondation, après la fondation initiale à Paris, qui donnent à l'Assomption une couleur qu'on ne peut lui enlever.

e) La fraternité pratique avec les pauvres : une attitude de fond

Dans une très belle lettre au Père d'Alzon⁴⁰, Marie Eugénie explique combien elle trouve important de développer chez les sœurs « l'amour des classes ouvrières »⁴¹ et les « habitudes de pauvreté pratique ». Elle parle de l'importance des ouvrages manuels qui donnent « une fraternité pratique avec les pauvres qui seule fait comprendre leurs fatigues, leurs peines. » Elle raconte comment les sœurs, côtoyant quotidiennement les ouvriers - peintres, menuisiers, maçons - ont découvert leur « délicatesse » et leur « bonté » : « Je leur ai constamment trouvé, écrit-elle, un respect de la fatigue et du travail que je trouve être un sentiment très délicat. Toujours prêts à quitter leur propre ouvrage pour se charger de ce qu'ils jugeaient au-dessus de nos forces dans le nôtre, ils y mettaient une sorte de protection pour notre faiblesse qui écartait tout embarras. »... Elle insiste sur l'importance de connaître les conditions de vie des pauvres : « Pour juger le mérite d'un pauvre homme qui vingt fois le jour se dérangera de peur de laisser tirer à une femme un seau d'eau dans un puits trop profond, il faut savoir ce que c'est que le poids d'un travail qui dure tout le jour et qui suffit à peine à soutenir la vie. Ceux qui doivent approcher les pauvres, ou élever les riches, ont besoin aussi de savoir ce que c'est que cette fatigue, et je désire qu'il y ait toujours ici pour toutes les sœurs occasion de l'éprouver au moins de temps en temps. » Pour Marie Eugénie, aller vers les périphéries, c'est aussi éprouver, mesurer la dureté des conditions de vie des gens simples, les partager, ne serait-ce que quelques heures. C'est ce qui lui fait affirmer : « savoir blanchir, repasser, faire la cuisine, les dortoirs, vernir des meubles, des planchers et mille autres choses plus étranges, c'est science qui passe avant le latin dans notre estime, et j'espère que nous communiquerons un peu ce bon sens pratique à nos petites filles... »

³⁷ Marie Eugénie, Lettre à Thérèse Emmanuel, 11 mai 1851, n°333

³⁸ Marie Eugénie, Lettre à Thérèse Emmanuel, 3 octobre 1851, n°349

³⁹ Marie Eugénie, billet pour la Comtesse Blanche de la Celle, 23 février 1887, n°11564

⁴⁰ cf. Marie Eugénie, Lettre au Père d'Alzon, 28 juillet 1842, n°1557

⁴¹ Au 19^{ème} siècle, en France, la classe ouvrière se développait et les ouvriers, vivant dans des conditions difficiles, étaient vraiment aux périphéries de la société.

La connaissance des conditions de vie des pauvres devient ainsi un levier éducatif : « On pourrait ajouter beaucoup sur la nécessité de faire connaître la misère à des enfants qui en connaissent à peine le nom, sur le contrepoids que les œuvres de charité apportent aux études, et les rapports avec le pauvre à la société des riches »⁴².

On peut ajouter à cela, comme une allusion, à la situation des « déplacés », que Marie Eugénie fait aussi l'expérience (ce qui nous la rapproche de nous) du travail pour obtenir les permis de séjour pour les sœurs étrangères : « Je prends la plume de Sr M. de Jésus pour vous dire ma préoccupation du nouveau Décret de la République Française, en vertu duquel tous les étrangers doivent déclarer leur séjour en France avec pièces qui établissent leur nationalité, probablement extrait de naissance, passeport, ou choses semblables. A Paris la déclaration doit être faite à la Préfecture de Police et à Lyon au Préfet du Rhône, partout ailleurs à la Mairie de la Ville.»⁴³ Puis le 17 octobre : « J'ai perdu ma journée à faire inscrire les étrangères, la Préfecture de Police nous a envoyé un Mr pour cela ce qui est une grande politesse. »⁴⁴

3- De 1898 à 1953 : des années marquées par les conflits

Dans ces années après les temps de fondations, il s'agit de vivre souvent de vivre le déplacement et de prendre soin des déplacés

Dans la 1^{ère} partie du 20^{ème} siècle, en raison de multiples conflits (en Amérique Latine, aux Philippines et au Japon, en Europe, etc.) et aussi au moment des expulsions en France (début du 20^{ème} siècle), les sœurs deviennent elles-mêmes des « migrantes », se déplaçant d'un pays à l'autre, d'une ville à l'autre, pour être davantage en sécurité. Nous avons la base documentaire pour étudier leur expérience de ces années-là. Il serait très intéressant d'approfondir cette question. En plusieurs endroits, on soigne aussi les blessés étrangers, notamment ceux qui combattent. C'est le cas à Auteuil, au Val ou ailleurs... En 1919, il y a aussi l'arrivée des sœurs aux USA, à Philadelphie, terre de migrants... En 1938, en Argentine, pays également marqué par la migration au 19^{ème}.

Au début des années 1950, après les grands conflits européens, on développe ce que l'on appellera les « œuvres sociales ». Là aussi, il y aurait une étude très intéressante à faire. Beaucoup d'expériences pourraient être creusées, par exemple : Rome-Quadraro pour les déplacés d'après-guerre dans les années 1950, expériences aux Philippines lors du retour des sœurs, etc.

Je pense que vous avez déjà découvert, avec l'exposé de Sr Sandra la période qui suit, les questions nouvelles qui se posent avec la grande expansion missionnaire : « Notre vie est-elle à ce point incarnée là où le Seigneur nous a envoyées ? Sommes-nous vraiment l'une d'entre ces enfants, blanches, noires ou jaunes, riches ou pauvres, du Champ où nous moissonnons ? »⁴⁵ Je termine sur cette question qui réveille encore en nous ce désir de communion avec toute personne, sur cette terre.

⁴² Marie Eugénie, Lettre à l'Abbé Gros, novembre 1841, n°1504

⁴³ Marie Eugénie, Lettre à Mère Madeleine Eugénie, n°9998, 8 octobre 1888

⁴⁴ Marie Eugénie, Lettre à Mère Madeleine Eugénie, n°9999, 17 octobre 1888

⁴⁵ Mère Marie Denyse, Lettre à la Congrégation, 12 décembre 1963

PARTIE II

LES PREMICES DE L'ESPRIT LAUDATO SI'

1) Théologie de la Création⁴⁶

Même si Laudato Si' et les questions écologiques n'étaient pas d'actualité du temps de Marie Eugénie, on trouve chez elle des traces de la théologie de la création qui est à la source de notre réflexion actuelle depuis Laudato Si' et l'appel à un engagement écologique de l'Eglise. En effet, il est évident que, pour Marie Eugénie, le monde n'est pas le fruit du hasard mais d'une création divine. C'est par un dessein bienveillant de Dieu que l'univers tout entier, encore inachevé et en devenir, se maintient dans l'existence et s'achemine vers son accomplissement. Le statut de « créature » relie tous les êtres animés et inanimés entre eux et les établit dans une relation particulière avec Dieu. Cela donne à notre vie, et en particulier à notre vie consacrée, un caractère de louange : « A Laudes, nous bénissons Dieu de tout ce qu'il a fait dans la création, la terre, la mer, les montagnes, les vallées [...] et nous appelons toutes les créatures à le bénir. »⁴⁷

Parmi de multiples éléments, j'en relèverai ici quelques-uns :

a) Dieu créateur et bon

Dieu, qui a créé chacun des êtres vivants, est le bien par excellence : « Dieu est un bien qui désire se répandre. Il souffre quand il ne se répand pas. Ce n'est pas une définition de mon imagination, c'est celle de saint Thomas : Dieu est le bien souverain qui, de sa nature, aime à se répandre, à donner les biens qui sont en lui avec abondance. »⁴⁸ ⁴⁹ Il faut le considérer comme « bonté infinie, bien suprême tendant à se répandre et se répandant continuellement dans tous les êtres qu'il a créés. »⁵⁰

Dieu partage ce bien avec toutes les créatures : « Dieu est partout, en nous, comme en dehors de nous, en chacun des êtres qu'il a créés. Il remplit tout de son immensité. C'est en lui que nous vivons, que nous nous mouvons, que nous sommes. (Cf. Act 17, 28.) [...] Le Père céleste ne prive aucune créature des biens de la nature ; il travaille incessamment à lui faire du bien. »⁵¹

Pour Marie Eugénie, Dieu est fondamentalement bon. C'est le fondement de sa grande confiance parce qu'elle a le sentiment qu'il guide le monde et qu'il sa vie d'une main amoureuse. Cela la mène à une spiritualité de la louange, de l'adoration et du dégagement joyeux. Ce caractère de louange apparaît plusieurs fois comme une des caractéristiques de notre Congrégation : « un des caractères de la dévotion de notre Institut doit être de tâcher de rendre louange à Dieu en toutes choses. Laus Deo, ce me semble, devrait être notre devise comme Adveniat regnum tuum. Je prendrais volontiers : Que votre règne arrive, pour notre vie active ; et Louange à Dieu, pour notre vie intérieure. »⁵²

Ailleurs : « Je crois que nous devons considérer notre esprit comme étant principalement un esprit de louange de Dieu. Adorer Dieu, adorer notre Seigneur Jésus-Christ, lui rendre en adoration, en louange, en amour, tout ce qu'on peut rendre à sa divine personne. C'est là notre but, c'est notre première occupation comme aussi nous devons porter toutes les âmes avec qui

⁴⁶ cf. Article de Sr Claire Myriam, dans « Vers une éco-Assomption », Marie Eugénie et la création, p.130

⁴⁷ Marie Eugénie, Instruction de chapitre du 24 septembre 1876

⁴⁸ Marie Eugénie, Instruction de chapitre du 20 juillet 1879

⁴⁹ cf. aussi Marie Eugénie, Instruction de chapitre du 22 juillet 1883 et du 29 août 1881

⁵⁰ Marie Eugénie, Instruction de chapitre du 22 juillet 1883.

⁵¹ Marie Eugénie, Instruction de chapitre du 3 novembre 1882.

⁵² Marie Eugénie, Instruction de chapitre du 23 mars 1879

nous sommes en rapport à cet esprit de louange et d'amour de Dieu. »⁵³

b) La bonté et l'unicité de chaque être créé⁵⁴

De cette vision de la bonté de Dieu découle celle de la bonté des créatures : « Il est bon et il veut que ses créatures soient bonnes. »⁵⁵ Cette conviction est une invitation pour le regard des éducatrices auxquelles Marie Eugénie s'adresse : « Au fond des natures les plus mauvaises, il y a toujours quelque chose de bon, croyons-y, cherchons-le avec persévérance, et si nous ne le trouvons pas, attribuons-le à quelque idée de notre propre excellence qui nous aveugle. »⁵⁶

Dans cette vision générale de la théologie de la Création, que dit Marie Eugénie de la création des êtres humains, en particulier ? Dans un chapitre du mois d'août 1880, elle développe ce thème de manière assez « moderne ». Créé de la main de Dieu, l'être humain est à sa ressemblance. Marie Eugénie insiste sur le fait que le genre humain a été créé différent de toutes les autres créatures : « Quand il a eu fait toutes ces choses, il a formé une créature unique, différente de toutes les autres, parce qu'il l'a faite à son image et à sa ressemblance : cette créature, c'est l'homme. Il lui a donné – ce qu'il n'a donné à aucune autre créature – le pouvoir de le connaître, de l'aimer, et par suite, de le servir... »⁵⁷

La personne humaine a donc avec Dieu, une relation bien spécifique : « L'homme a aussi une relation particulière avec Dieu : « Dieu avait établi une espèce de relation qui faisait de l'homme comme l'enfant de Dieu, qui l'unissait à Dieu, qui lui donnait comme un rayon de sa propre lumière... » ; « Le cœur de Dieu a donc voulu le cœur de l'homme. Dieu a créé le cœur de l'homme capable de l'aimer... »⁵⁸ L'image de la lumière souligne ici le fait que toute l'existence humaine est traversée par la présence de Dieu. L'amour de l'homme est réponse à l'amour de Dieu qui s'est uni à lui le premier.

Dans un autre chapitre, c'est l'unicité de chaque personne par rapport aux autres que Marie Eugénie met en valeur, comparant les âmes aux astres du ciel ou aux espèces de plantes : « Saint Paul dit quelque part : "Les astres ont des clartés diverses, toutes n'ont pas reçu le même éclat, la même force, autant il y a d'étoiles au ciel, autant il y a de grandeurs, de clartés diverses." On dit aussi que chaque feuille, parmi les innombrables espèces de plantes et d'arbres qui sont sur la terre, a sa forme distincte et particulière. De même pour les âmes, elles brillent diversement, elles ont une forme à elles ; elles n'ont pas reçu de Dieu des dons universels, mais chacune a la part qui lui suffit pour accomplir sa mission et rendre à Dieu la gloire qu'il en attend. »⁵⁹

Ainsi, reprenant les thèmes habituels de la théologie, Marie Eugénie souligne la place spécifique de la personne humaine dans le monde, en relation avec Dieu et l'importance de l'unicité des personnes lorsqu'on considère leurs relations entre elles.

c) Toutes les créatures rendent gloire à Dieu

En même temps, les êtres humains vivent en harmonie avec les autres créatures. Leur existence a également un sens, une raison d'être. Elles aussi sont créées pour louer, d'une certaine manière, Dieu et pour témoigner de son existence. On peut ainsi considérer que la louange de

⁵³ Marie Eugénie, Instruction de chapitre du 13 août 1891

⁵⁴ Cf. Conférence de Sr Véronique pour la session des formatrices, 2021

⁵⁵ Cf. Article de Sr Claire Myriam, dans « Vers une éco-Assomption », Marie Eugénie et la création

⁵⁶ Marie Eugénie, Conseils sur l'éducation, 1842, n°1511

⁵⁷ Marie Eugénie, Instruction de chapitre du 29 août 1880, « *La garde du cœur* »

⁵⁸ Marie Eugénie, Instruction de chapitre du 29 août 1880, « *La garde du cœur* »

⁵⁹ Marie Eugénie, Instruction de chapitre du 26 juin 1870, « *L'amour dans la Congrégation* »

notre vie à l'Assomption retentit en écho avec celle de tout l'univers : « Tout l'univers rend gloire et honneur à Dieu par l'harmonie qui y règne, par les merveilles qui y sont. Tout chante gloire et adoration. Seulement c'est une gloire et une adoration inconscientes. Quand l'oiseau chante, quand chaque être répond à sa loi, il obéit à la volonté du Créateur. Dans l'ensemble merveilleux de la création, les détails sont si sublimes, si beaux, si harmonieux que l'incrédule qui les étudie est obligé d'y reconnaître le doigt de Dieu. »⁶⁰

2) Le regard sur la personne

a) La dignité de chaque personne

Dans cette logique, un élan augustinien nous invite à découvrir le visage de Dieu en nous-mêmes, mais aussi dans les autres : « Le visage de vos sœurs peut vous porter à Dieu... », dit encore Marie Eugénie dans un chapitre de cette année 1880⁶¹. Nous savons que notre Règle nous invite à regarder l'autre « d'un cœur neuf chaque matin ».

Cela influence aussi le regard sur les personnes qu'une sœur accompagne dans les œuvres d'éducation, en particulier sur les enfants : « Si vous aimez une enfant bien tendrement, ne vous arrêtez pas à la pauvre petite créature qui a besoin de tant de soins, incapable qu'elle est de s'aider elle-même et par cela même plus digne d'intérêt. Voyez en elle une âme créée à l'image de Dieu, où il daignera reposer un jour. Pénétrez jusqu'à la substance, rendez-la digne d'accomplir la mission que Dieu lui a donnée sur la terre. Je dis : allez à la substance. L'âme est la substance. Les qualités extérieures et attrayantes d'une personne : beauté, grâce, esprit, enjouement, ne sont que les phénomènes. Vous voyez donc que tous ces motifs, loin de diminuer la charité ne font que la dilater et l'étendre, ils rendent l'amour plus constant, parce que la base en est plus solide, plus généreuse, plus forte. Vous savez que le Cantique dit : « L'amour est fort comme la mort. »⁶²

Ainsi considérer la dignité d'une personne, c'est voir, au-delà de ce qu'elle laisse paraître extérieurement, la « substance » de son être, voir en profondeur. Et surtout la considérer comme capable de « s'aider elle-même », racine de l'empowerment.

b) L'amour de Dieu passe à travers nos ombres et nos lumières

Considérer la dignité de la personne, c'est aussi porter une attention particulière à tous les aspects de son existence, attention dont Dieu lui-même nous donne l'exemple : « Dieu, qui a créé la nature humaine et l'a faite à son image, aime cette œuvre de ses mains. Il n'est pas nécessaire pour attirer son regard et son amour que la créature soit douée de beauté, de grandeur, d'intelligence, de tout ce qui intéresse la fiction et captive l'attention de l'homme. L'existence la plus humble, la plus obscure, la plus méprisée a pour lui un intérêt profond, il en suit tous les mouvements, il en observe toutes les phases. Il est l'ami qui connaît nos joies et nos douleurs, et qui comprend toutes nos émotions. Si les hommes peuvent être touchés jusqu'aux larmes à la vue des souffrances d'une autre créature, que n'en est-il pas de Dieu qui est notre Père et notre Créateur, et qui suit chacun de nous avec bien plus d'amour. »⁶³

Si « Dieu habite au plus profond de notre âme... il voit, même dans le pécheur, ce fond de la

⁶⁰ Marie Eugénie, Instruction de chapitre du 22 juin 1884

⁶¹ Marie Eugénie, Instruction de chapitre du 22 août 1880, « *La modestie religieuse, la garde des yeux et la garde des lèvres sont de puissants moyens pour avancer dans la vie intérieure* »

⁶² Marie Eugénie, Instruction de chapitre non datée, vol.1, Instruction V

⁶³ Marie Eugénie, Instruction de chapitre du 28 décembre 1879, « *L'importance de la vie* »

créature qu'il a faite à sa divine ressemblance. »⁶⁴ C'est cette certitude qui, sans doute, conduit Marie Eugénie à considérer que les ombres en nous, les aspects obscurs ou fragiles, ne sont pas un obstacle à l'amour que nous recevons de Dieu, ni un obstacle à l'amour que nous pouvons offrir : «...toutes les existences humaines, même les plus petites, les plus obscures et les plus méprisées, ont leur somme d'émotions, de pensées, de souffrances, de joies, quelque chose enfin qui pourrait attirer le regard de l'homme, s'il les connaissait parfaitement (...) L'existence la plus humble, la plus obscure, la plus méprisée a pour lui un intérêt profond, il en suit tous les mouvements, il en observe toutes les phases. »⁶⁵

L'attention aux personnes fragiles et à la fragilité de chaque personne est donc une posture pleinement liée à cette théologie de la Création sur laquelle s'appuie Marie Eugénie.

c) Se connaître pour reconnaître Dieu

Dans la droite ligne du point précédent, nous pouvons repérer l'importance de la connaissance de soi, comme levier de la formation. Marie Eugénie le dit elle-même : « un des premiers fondements de la vie chrétienne, et à plus forte raison de la vie religieuse, c'est de se connaître soi-même et de connaître Dieu... »⁶⁶

Et se connaître soi-même – avec ses lumières et ses ombres, c'est reconnaître Dieu créateur : « Tout homme se pose en ce monde, comme s'il s'était créé lui-même. C'est une des absurdités des temps présents. Des hommes savants, capables, se mettent infiniment au-dessous des simples païens ; car les païens reconnaissaient que toute chose a été créée par un Être supérieur. C'est cette vérité qu'on est en train de nier dans les temps où nous sommes. Par le fait de notre nature créée, reçue, nous appartenons donc à Dieu comme à notre Créateur... »⁶⁷

De là, on peut considérer qu'aider une personne à s'assumer, à s'accueillir elle-même, à trouver sa juste place, c'est une manière de l'orienter vers Dieu.

3) Prendre soin de la nature

Nous le savons, Marie Eugénie accorde une grande importance aux jardins et aux espaces naturels. Son père, déjà aimait les arbres, et avait doté le jardin de la propriété de Preisch d'un arboretum qui existe encore à ce jour. C'est dans les lettres de Marie Eugénie que nous pouvons relever beaucoup d'éléments sur ce thème. Je prendrai l'exemple des arbres :

- Marie Eugénie aime la diversité :

A une sœur qui travaille au tracé du jardin de sa communauté : « Modifiez comme vous voudrez le croquis ci-joint, mais, croyez-moi, au lieu de votre grande pelouse, ce mélange d'allées, de massifs et de pelouses au milieu feraient bien mieux. Introduisez les modifications que vous voudrez, gardez seulement les massifs à l'encre et occupez-vous vous-même d'arranger le plan. »⁶⁸

Au Père d'Alzon : « Pour la plantation d'arbres verts qui pourraient nous cacher à la vue des maisons du bout du jardin, tout mon désir serait qu'elle ne fût pas en ligne régulière. Ne

⁶⁴ Marie Eugénie, Instruction de chapitre du 14 septembre 1873, « *Les sources de dissipation à éviter pour conserver les impressions du Saint Esprit après la retraite* »

⁶⁵ Marie Eugénie, Instruction de chapitre du 28 décembre 1879, « *L'importance de la vie* »

⁶⁶ Marie Eugénie, Instruction de chapitre du 3 janvier 1875, « *La connaissance de Dieu et de soi-même, fondement de la vie religieuse* »

⁶⁷ Marie Eugénie, Instruction de chapitre du 5 janvier 1879

⁶⁸ Marie Eugénie, Lettre à Mère Marie Gabrielle, 20 décembre 1866, n°5501

pourrait-on pas faite un dessin où, en variant les arbres et en les plantant tantôt en bouquet, tantôt en demi-cercle, on éviterait ce qui dans une ligne d'arbres semblables coupe le regard. »⁶⁹

Elle aime les listes d'arbres d'essences diverses : « Il faut demander à vos amis des plants de lilas, seringas, lauriers cerise, etc. pour l'automne prochain ; il n'y a pas de jardin où l'on ne puisse en prendre au pied des vieux buissons ; nous- mêmes, nous vous en enverrons des bottes si le transport est bon marché et petit-à-petit, vous planterez vos massifs. »⁷⁰

Et dans un chapitre : « Pourquoi dans un parterre ne mettrait-on que des roses, dans un autre que des violettes, des jacinthes ou des tulipes ? Est-ce que la beauté ne se compose pas d'un certain mélange ? L'Époux divin, quand il descend dans son jardin, veut y trouver des roses, des lys, des violettes ; le parfum de toutes ces fleurs qu'il a mises dans l'âme, il veut le recueillir. »⁷¹

- Elle prend soin de la place des arbres et de la saison à laquelle on les plante :

« Je ne sais pas si pour les arbres verts et les buissons à feuilles persistantes (lauriers cerises, evergreen de toutes sortes) cette saison est bonne (...) Les épicéas et la plupart des arbres verts ne viennent pas sous d'autres arbres ni à leur ombre. »⁷²

- Elle n'aime pas qu'on coupe les arbres inutilement :

Ainsi, on peut voir que pour construire le grand monastère d'Auteuil, il y a, bien sûr, fallu couper des arbres... Mais Marie Eugénie prit soin de ces derniers pendant tous les travaux. Elle mandatait pour cela le Père d'Alzon, venu se reposer dans le château près du monastère en construction : « Avant votre départ, je tiens à vous signaler un fait que j'ai constaté hier soir. M. Demion a fait couper à l'extrémité de votre bois... les arbres que vous prétendiez avant-hier soir être respectés par lui. Voyez si vous devez donner quelques ordres. »⁷³

Quelques jours plus tard, on constate qu'il n'est pas anodin d'abattre un arbre et que cela demande un discernement : « On prépare la cour, on garde les arbres qui vous protégeront du côté de la rue, on n'a même pas encore touché aux autres ; mais il faudra peut-être prendre un parti sur quelques-uns qui donneront de l'humidité, ou qui empêcheront le nouveau bâtiment de sécher. »⁷⁴ Et un peu plus tard : « Je vous remercie de faire bêcher la pelouse et je trouve que les raisons que vous donnez pour continuer sont excellentes, mais voudrez-vous dire à Jacques de ne plus couper d'arbres avant mon retour. »⁷⁵

Ainsi, au cours d'aménagements postérieurs, elle conseillera à Thérèse Emmanuel d'envoyer une sœur « qui tienne aux arbres, vérifier s'il faut vraiment abattre ceux dont Sœur Marie Marthe parle... je désire que l'on ménage tout ce que l'on peut et cependant il faut aussi couper ce qui est un obstacle. »⁷⁶

Oui, Marie-Eugénie, dans les aménagements d'Auteuil, nous inspire vraiment une préoccupation écologique !

⁶⁹ Marie Eugénie, Lettre à Mère Marie Bernard, 20 janvier 1865

⁷⁰ Marie Eugénie, Lettre à Mère Marie Bernard, 21 février 1859, n°329

⁷¹ Marie Eugénie, Instruction de chapitre, 15 février 1885

⁷² Marie Eugénie, Lettre à Mère Marie Bernard, 20 mars 1859

⁷³ Père d'Alzon, Lettre à Marie Eugénie, 15 février 1857

⁷⁴ Père d'Alzon, Lettre à Marie Eugénie, 27 février 1857

⁷⁵ Marie Eugénie, Lettre au Père d'Alzon, 9 mars 1857, n°2601

⁷⁶ Marie Eugénie, Lettre à Mère Thérèse Emmanuel, 11 décembre 1863, n°557

4) La nature, source d'inspiration

La connivence de Marie Eugénie avec la nature est tellement forte qu'elle y trouve une grande inspiration pour parler de la vie spirituelle, en particulier en ce qui concerne le rythme naturel.

En voici quelques exemples :

Il faut laisser aux plantes leur forme naturelle. Il en est de même pour l'âme humaine. Elle explique ainsi un jour au Père d'Alzon par qui elle se sent un peu trop contrainte : « Notre Seigneur ne demande pas au lierre la force du chêne ; il n'exige pas que l'arbre qui a besoin d'une certaine terre et d'un certain soleil, vive, croisse et porte ses fruits sans cette terre et sans ce soleil, ni que l'humble arbrisseau de nos jardins ait la résistance et l'énergie de la plante de désert, qui, il est vrai, n'a besoin ni de rosée, ni de soins, mais qui aussi ne se prête pas au contact de la main humaine, ne vit que des rayons du soleil, mais ne vit aussi que pour eux (...) Pour moi, comment arriverai-je à aucune perfection, si vous voulez de moi ce que je ne puis, et si vous brisez les puissances qui me sont propres. »⁷⁷

La vie spirituelle a ses saisons, qu'il faut respecter : « Pour chacune de nos âmes, il y a aussi la nuit, l'hiver pendant lequel le travail ne réussit pas, où nous ne pouvons rien prendre, ni pour les autres, ni pour nous-mêmes. Mais nous connaissons aussi cette parole de l'Écriture : L'hiver est passé (Ct 2), la vie revient. Nous sommes assez portées à croire que la nuit, c'est la mort, que l'hiver durera toujours, comme si, en voyant le jardin, il y a un mois, nous avions dit : « Ces arbres ne sont bons à rien. Jamais il n'y reviendra de feuilles. Il vaudrait autant les jeter au feu, ne les avoir jamais plantés. » Nous sommes tentées de nous dire cela et pour nous-mêmes et pour les autres : « Il n'y a plus rien, rien, tout est mort. » Mais non, mes sœurs, le moment viendra où Dieu enverra sa force, sa grâce et sa lumière. »⁷⁸

Dans les moments difficiles : « En ces moments on peut se dire : « Mais enfin le vigneron de mon âme, c'est Dieu lui-même. S'il me fait passer, après les douceurs du printemps, par les chaleurs de l'été et les rigueurs de l'hiver, il sait ce qu'il a à faire. C'est un vigneron souverain et très sage. La grande affaire pour moi est de me tenir sous son action. »⁷⁹

En tout temps, il faut prendre soin de son âme, et c'est un grand travail, difficile, similaire à celui de l'agriculteur : « Il commence par arracher les arbres. Il se fatigue beaucoup, et ne récolte rien tout de suite. Il arrache les épines, il se pique les doigts, il a beaucoup de peine, et ne récolte encore rien. Puis, vient un premier labour, un second labour. Il fume la terre, car c'était une terre détestable. Enfin, quand après plusieurs années d'un long travail, il récolte le blé et le range dans son grenier, il est très content, il compte sa peine pour rien. L'agriculteur est une bonne image de la vie spirituelle, où il faut arracher beaucoup de choses, se piquer les doigts, se donner beaucoup de peine. Il y a un but : acquérir l'amour de Dieu, arriver à ce que Jésus-Christ vive en nous, puisse nous regarder comme un membre vivant de son corps mystique. »⁸⁰

On a parfois l'expérience de l'aridité. Dieu est alors pluie et soleil à la fois : « ...vous êtes une pauvre terre qui ne produit ni fruits, ni fleurs. Terre aride, misérable, il faut qu'elle soit arrosée de l'eau de la grâce. Cette grâce vient de notre Seigneur Jésus-Christ. Il faut que cette terre soit échauffée : il est le soleil de justice et de sainteté. Exposez-vous à ses rayons. »⁸¹ Il faut parfois

⁷⁷ Marie Eugénie, Lettre au Père d'Alzon, 23 juin 1849

⁷⁸ Marie Eugénie, Instruction de chapitre du 25 août 1872

⁷⁹ Marie Eugénie, Instruction de chapitre du 27 juin 1880

⁸⁰ Marie Eugénie, Instruction de chapitre du 26 octobre 1884

⁸¹ Marie Eugénie, Instruction de chapitre du 14 novembre 1884

se demander « comment faire pour arroser le jardin » de notre âme.⁸²

5) La culture de la paix

Toujours dans l'esprit de *Laudato Si'*, on peut relever chez Marie Marie Eugénie vit en des temps incertains et de temps de grande anxiété. Souvent, elle souligne l'incertitude qui marque les temps : « C'est là le grand inconnu et un danger réel. »⁸³. Elle a du mal à croire à la paix : « C'est notre première part des malheurs de cette guerre qui sera peut-être suivie de tant de maux et de tant d'autres guerres qu'on ne sait se réjouir encore de la paix affichée aujourd'hui, dit-on, mais dont les conditions sont encore inconnues. »⁸⁴.

C'est peut-être pour cela qu'elle évoque une certaine culture de la paix. Elle s'appuie pour cela sur la pratique des bénédictins qui inscrivent le mot « Pax » (paix en latin) sur les murs de leurs monastères et des jésuites qui inscrivent le même mot sur leurs courriers :

« L'Ordre de saint Benoît inscrit partout : *Pax*. Il l'inscrit surtout dans le cœur de ses enfants dont la vie calme et recueillie est une vie de paix ; et par le zèle de ses enfants, il fait l'œuvre apostolique en apportant la paix. L'Ordre le plus actif des temps modernes inscrit aussi en tête de tout ce qu'il adresse : *Pax Christi*. »⁸⁵ Il s'agit d'avoir la paix en soi et de la donner.

A cette paix, on peut ajouter l'humilité qui un des mots qu'elle utilise le plus souvent dans ses chapitres et la simplicité, qu'elle admire en saint François d'Assise même si elle ne le cite pas souvent.

Elle lie la paix au repos et à la capacité de changer de rythme. Le repos est important car il renforce la capacité de se recentrer sur Dieu : il s'agit d'essayer de trouver la paix en se retrempant à la source de l'amour ardent pour le Seigneur, dans le silence, la solitude. La nature est alors source d'inspiration : « Tenez-vous là, contentes, heureuses, confiantes, ne faisant pas grand-chose, puisque ce sont les vacances. Mais, dit saint François de Sales, c'est faire beaucoup que de se tenir en paix auprès de notre Seigneur, c'est bien remplir son temps que d'accomplir la volonté de Dieu. Cette volonté sera dans une chose ou dans une autre : pour telle sœur, elle consistera à se promener tous les jours pendant une heure dans le jardin, à ne s'occuper d'autre chose que de regarder les petits oiseaux, de les écouter chanter, de respirer le grand air. Mais ce sera la volonté de Dieu et, en l'accomplissant, elle trouvera une grande paix. »⁸⁶

Cette deuxième partie de la conférence a mis en valeurs des germes de « *Laudato Si'* » en Marie Eugénie. Cela la conduit toujours à se poser la question des relations : aux autres, à soi-même, à Dieu, au monde. Si elle accorde tant d'importance aux valeurs et aux attitudes que je viens de développer, c'est aussi parce qu'elle pense que la personne est un « être social », un être relié, un être appelé à l'harmonie. En ce sens, les deux parties de la présentation d'aujourd'hui se répondent.

En guise de conclusion, on peut relever que depuis le début, Marie Eugénie reconnaît avoir des « idées sociales »⁸⁷. Elle voit même dans son travail intérieur et spirituel pour vivre l'humilité et la simplicité un aspect social. Dans une méditation dont nous avons le texte, elle s'adresse

⁸² cf. Marie Eugénie, Instruction de chapitre du 19 août 1883

⁸³ Marie Eugénie, Lettre à Thérèse Emmanuel, 24 janvier 1871, n°738

⁸⁴ Marie Eugénie, Lettre à Mère Marie Madeleine, 1^{er} février 1871, n°7116

⁸⁵ Marie Eugénie, Instruction de chapitre du 7 mars 1880

⁸⁶ Marie Eugénie, Instruction de chapitre du 25 juillet 1874

⁸⁷ Marie Eugénie, Lettre au Père d'Alzon, 19 juillet 1842, n°1556

ainsi à Dieu : « Je vous demande de me rendre fidèle aux devoirs que vous m'enseignes, aux résolutions que vous m'avez fait prendre, de recommencer à vivre avec Jésus, renaissant aujourd'hui avec lui sur l'autel où je m'offre comme lui, et surtout donnez moi l'amour de la vie cachée, de la plus simple et de la plus douce humilité qui s'efface et se plie à tout. Montrer combien ses vertus sont "sociales". »⁸⁸

Par ailleurs, elle aime la « démocratie ardente », pas celle que défend la politique, mais celle qui transforme les relations des hommes entre eux⁸⁹.

Elle pense que la Rédemption se manifeste dans le monde par « un état social où nul homme n'eût à subir d'autre fatalité que celle de la nature, c'est-à-dire où le principe chrétien tendit à écarter de chacun l'oppression des autres... »⁹⁰

Et même si elle est déçue de l'attitude de certains catholiques autour d'elle, elle croit au pouvoir de l'évangile : « Il n'est pas possible au fond que la régénération terrestre de l'humanité, de sa loi sociale ne doive pas sortir de la parole de Jésus-Christ. »⁹¹ Persuadée que l'évangile a des « conséquences sociales », elle aime entendre dire que par notre éducation, « nous pouvons seules donner l'esprit religieux et social dont les femmes ont besoin... »⁹²

Je crois donc qu'on peut dire que toute l'œuvre de l'Assomption, à l'intérieur du monastère comme à l'extérieur, vise à développer cet « esprit social chrétien ». ⁹³ Il faut mesurer combien Marie Eugénie avance à contre-courant de l'Eglise de son temps, prenant même des risques en s'avouant proche d'idées non approuvées par l'Eglise.

Par le projet social qui l'anime à chaque instant, Marie Eugénie entend participer à l'avènement du Règne du Christ, qui est, avant tout, un « Règne social ». Et ce travail, étonnamment est à la fois intérieur et extérieur : « Vous savez cette parole si chère à l'Assomption, cette demande du Pater que nous répétons chaque jour : Que ton Règne arrive (...) Je dirai d'abord son règne social. Jamais peut-être le règne de Dieu n'a été plus méconnu que maintenant. Malgré tout ce n'est pas le moment de se décourager (...) Il ne faut jamais cesser de demander ce règne universel et social du Seigneur, quelque triste que soit la vie du dehors (...) Est-ce que son règne est entièrement établi en nous ? Qui ne sent qu'en soi-même il y a encore quelque chose à ajouter à ce règne de notre Seigneur ? Il y a aussi un règne social de notre Seigneur Jésus-Christ que nous pouvons procurer et que nous devons demander. Nous avons des œuvres de zèle. Nous avons affaire aux enfants. Est-ce que vous croyez que la grande affaire pour nous, c'est qu'elles passent bien leurs examens, qu'elles sachent plus ou moins de géographie ou d'histoire ? Ce n'est pas cela. C'est former le règne de notre Seigneur en elles, obtenir en elles l'avènement de notre Seigneur, procurer par l'éducation cette grande merveille d'une famille chrétienne (...) Si par l'enseignement nous arrivons à faire des filles chrétiennes d'abord, puis des femmes et des familles chrétiennes, n'aurons-nous pas contribué au règne social de Jésus-Christ ? »⁹⁴

⁸⁸ Marie Eugénie, Méditations sur les 4 fins de la messe, n°1527

⁸⁹ Marie Eugénie, Lettre au Père d'Alzon, n°1610

⁹⁰ Marie Eugénie, Lettre au Père d'Alzon, n°1610

⁹¹ Marie Eugénie, Lettre au Père d'Alzon, n°1611

⁹² Marie Eugénie, Lettre au Père d'Alzon, 19 juillet 1842, n°1556

⁹³ Marie Eugénie, Lettre au Père d'Alzon, 19 juillet 1842, n°1556

⁹⁴ Marie Eugénie, Instruction de chapitre du 3 décembre 1882